

## GROUPEMENT DE TEXTES

### Les indiens d'Amérique : sauvages et civilisés

---

*Comment dire et représenter l'autre ?  
Comment l'autre permet-il de parler de soi ?*

#### Texte 1 : L'Iroquois

L'Iroquois était d'une forte stature : poitrine large, jambes musculaires, bras nerveux. Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincellent d'indépendance ; tout son air était celui d'un héros ; on voyait reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentiments élevés de l'âme. Cet homme intrépide ne fut point étonné des armes à feu lorsque, pour la première fois, on en usa contre lui : il tint ferme au sifflement des balles et au bruit du canon, comme s'il les eût entendus toute sa vie ; il n'eut pas l'air d'y faire plus d'attention qu'à un orage. Aussitôt qu'il se put procurer un mousquet, il s'en servit mieux qu'un Européen. Il n'abandonna pas pour cela le casse-tête, le couteau, l'arc et la flèche ; mais il y ajouta la carabine, le pistolet, le poignard et la hache; il semblait n'avoir jamais assez d'armes pour sa valeur. Doublement paré des instruments meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, avec sa tête ornée de panaches, ses oreilles découpées, son visage barbouillé de noir, ses bras teints de sang, ce noble champion du Nouveau Monde devint aussi redoutable à voir qu'à combattre sur le rivage qu'il défendit pied à pied contre l'étranger.

C'était dans l'éducation que les Iroquois plaçaient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyait jamais devant un vieillard : le respect pour l'âge était pareil à celui que Lycurgue avait fait naître à Lacédémone. On accoutumait la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continu des armes, des jeux mâles et virils, avaient donné au caractère de l'Iroquois quelque chose d'indomptable. Souvent de petits garçons s'attachaient les bras ensemble, mettaient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttaient à qui soutiendrait plus longtemps la douleur. Si une jeune fille commettait une faute, et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portait quelquefois cette jeune fille à s'étrangler.

L'Iroquois méprisait la douleur comme la vie : un sachem de cent années affrontait les flammes du bûcher; il excitait les ennemis à redoubler de cruauté; il les défiait de lui arracher un soupir. Cette magnanimité de la vieillesse n'avait pour but que de donner un exemple aux jeunes guerriers, et de leur apprendre à devenir dignes de leurs pères.

*Voyage en Amérique, François-René de Chateaubriand.*

## Texte 2 : Rencontre avec les Pécherais

Ces sauvages sont petits, vilains, maigres, et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également et de toits à leurs cabanes et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses et les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goémons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage ; à terre, elles ramassent le bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfants à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfants pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épine-vinette à feuille de houx, qui est commune dans le détroit, la corde est de boyau et les flèches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art ; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis : elles sont aussi faibles que le bras destiné à s'en servir. [...]

Au reste, ils paraissent assez bonnes gens, mais ils sont si faibles, qu'on est tenté de ne pas leur en savoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux et croient à des génies malfaisants, aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même temps médecins et prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pécherais sont les plus dénués de tout : ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature [...].

Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, première partie, chapitre IX, pages 191-192, édition Folio.

### Texte 3 : Dialogue avec un vieillard Tupinambas

En 1557, Jean de Léry, jeune protestant, débarque au Brésil et découvre les Indiens anthropophages tupinambas dont il partage la vie jusqu'en 1558. A son retour, il rédige un récit de son voyage, sous le titre **Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil**, qui ne sera publié en 1578, soit vingt plus tard. Il y décrit la vie de ces Indiens avec exactitude et un esprit d'observation remarquable auquel rendra hommage Claude Lévi-Strauss, anthropologue et ethnologue français, en qualifiant l'œuvre de Léry de « chef-d'œuvre de la littérature ethnographique ».

#### Des arbres, herbes, racines et fruits exquis que produit la terre du Brésil

[...] Du reste, parce que nos *Toïoupinambaoults* sont tout à fait ébahis de voir les Français et autres habitants de pays lointains prendre tant de peine pour venir chercher leur *arabotan*, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard parmi eux qui, à ce sujet, m'interrogea de la manière suivante :

« Que signifie le fait que vous autres *Mairs* et *Peros*, c'est-à-dire Français et Portugais, vous veniez de si loin chercher du bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il point dans votre pays ? »

A quoi ayant répondu que si, et en grande quantité, mais pas des mêmes espèces que les leurs, ni surtout de bois de Brésil que nous ne brûlions pas comme il le pensait, mais (comme eux-mêmes s'en servaient pour rougir leurs cordon de coton, leurs plumes et d'autres choses) que les nôtres emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua immédiatement :

« Soit, mais vous en faut-il tant ? »

- Oui, lui dis-je (pour le persuader) car comme il y a tel marchand dans notre pays qui a plus d'étoffes et de draps rouges, voire (essayant toujours de lui parler des choses qui lui étaient connues) de couteaux, de ciseaux, de miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu ici, un tel marchand, à lui seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés, de ton pays.

- Ha, ha, dit mon sauvage, tu me racontes des choses étonnantes. »

Puis ayant bien retenu ce que je venais de lui dire, m'interrogeant plus avant, il dit :

« Mais cet homme si riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? »

- Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. »

Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et qu'ils poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda de nouveau :

« Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? »

- A ses enfants s'il en a, et à défaut, à ses frères, ses sœurs ou à ses plus proches parents.

- Vraiment, dit alors mon vieillard (qui comme vous le jugerez n'était nullement lourdaud), maintenant je sais que vous autres Français vous êtes de grands fous ; car vous faut-il tant vous tourmenter à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous le dites en arrivant ici) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou pour vos enfants ou pour ceux qui survivent après vous. La terre qui vous a nourris n'est-elle pas suffisante pour les nourrir ? Nous avons, ajouta-t-il, des parents, des enfants, que, comme tu le vois, nous aimons et chérissons, mais parce que nous sommes sûrs qu'après notre mort la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous soucier plus nous nous reposons sur cela. »

Voilà sommairement le véridique discours que j'ai entendu de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

## Texte 4 : La cruauté des civilisés

*Ce qui frappe violemment Jean de Léry lorsqu'il rencontre les Indiens d'Amérique, c'est le problème du cannibalisme, tabou absolu, signe absolu de barbarie.*

*Il ne s'agit pas d'une pratique alimentaire, mais d'un rite, relevant de la vengeance – l'on dévore le corps de son ennemi après l'avoir tué – et de la religion. Cette pratique est parfaitement acceptée, y compris de ceux qui en sont victimes, et qui y voient une occasion de montrer leur courage et leur mépris de la mort. Elle ne s'accompagne pas d'actes de barbarie : le prisonnier est bien traité, il peut même prendre femme durant les mois ou les années de sa détention ; il est également bien nourri, et soigné avec respect.*

*Au début du chapitre XV, Jean de Léry décrit avec détails ses rites anthropophagiques qui suscitent l'horreur et les condamne sans appel. Mais il relativise le phénomène, n'existe-t-il pas non plus en Europe des pratiques tout aussi condamnables ?*

### **Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger**

[...] Il me semble que ce que j'en ai dit est assez pour faire sentir l'horreur et dresser à chacun les cheveux sur la tête. Néanmoins afin que ceux qui liront ces choses si horribles commises chaque jour parmi ces nations barbares du Brésil, pensent aussi un peu de près à ce qui se fait de nôtre côté parmi nous, je dirai en premier lieu sur ce sujet que si l'on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers<sup>1</sup> (qui sucent le sang et la moelle et par conséquent mangent vivants tant de veuves, d'orphelins et d'autres personnes auxquelles il vaudrait mieux couper la gorge d'un coup que de les faire ainsi languir) on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. [...] Et sans aller plus loin, en la France quoi ? (je suis français et cela me blesse de le dire) durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 août 1572<sup>2</sup>, dont je n'accuse point ceux qui n'en sont pas cause, entre autres actes horribles à raconter, qui se perpétuèrent alors à travers tout le royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages furent massacrés dans Lyon, après avoir été retirés de la rivière de la Saône) ne fut-elle pas publiquement vendue aux enchères au plus offrant ? Les foies, les cœurs et autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les meurtriers fous furieux, dont les enfers ont horreur ? De la même façon après qu'un nommé Cœur de Roy, faisant profession de la religion réformée<sup>3</sup> dans la ville d'Auxerre, fut misérablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre ne découpèrent-ils pas son cœur en pièces, pour l'exposer et le vendre à ceux qui le haïssaient et qui finalement, l'ayant fait griller sur des charbons, assouvissant leur rage comme des chiens, en mangèrent ? Il y a encore des milliers de personnes en vie, qui témoigneront de ces choses qu'on n'avait jamais entendues auparavant parmi quelque peuple que ce soit, et les livres qui depuis longtemps les ont imprimées en feront foi pour la postérité. [...]

Par conséquent qu'on abhorre<sup>4</sup> plus tant désormais la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire, mangeurs d'hommes, car puisqu'il y en a de semblables, voire de plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se jettent que sur les nations qui leur sont ennemies et qui se sont plongées dans le sang de leurs parents, voisins et compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays ni qu'en l'Amérique pour voir des choses aussi monstrueuses ni aussi prodigieuses.

Jean de Léry, *Récits de voyage I - Le nouveau monde*, chap. XV, pages 70-71, édition GF, collection Étonnants Classiques.

---

1. **Usurier** : personne qui prête de l'argent contre des objets d'une valeur bien plus grande que la somme prêtée et qui exige un fort taux d'intérêt.

2. **24 août 1572** : date de la Saint-Barthélemy où le pouvoir royal fit massacrer les protestants de France, faisant près de trois mille victimes.

3. **Faisant profession de la religion réformée** : se disant protestant.

4. **Abhorrer** : détester, avoir en horreur.

## Texte 5 : Jack Monoloy

*Gilles Vigneault, le gars de Natashquan, nous offre ici une chanson qui raconte un drame de chez lui : le choc des cultures amérindiennes et blanches. Jack Monoloy est l'histoire vécue d'un indien amoureux d'une mariouche (jeune fille blanche). Le rythme endiablé de la chanson cache un destin bien tragique.*

Jack Monoloy aimait une blanche  
Jack Monoloy était indien  
Il la voyait tous les dimanches  
Mais les parents n'en savaient rien  
Tous les bouleaux de la rivière Mingan  
Tous les bouleaux s'en rappellent  
La Mariouche elle était belle  
Jack Monoloy était fringant

Jack, Jack, Jack, Jack  
Disaient les canards et les perdrix  
Et les sarcelles  
Monoloy disait le vent  
La Mariouche est pour un blanc

Avait écrit au couteau d'chasse  
Le nom de sa belle sur les bouleaux  
Un jour on a suivi leur trace  
On les a vus au bord de l'eau  
Tous les bouleaux de la rivière Mingan  
Tous les bouleaux s'en rappellent  
La Mariouche elle était belle  
Jack Monoloy était fringant

Jack, Jack, Jack, Jack  
Disaient les canards et les perdrix  
Et les sarcelles  
Monoloy disait le vent  
La Mariouche est pour un blanc

Jack Monoloy est à sa peine  
La Mariouche est au couvent  
Et la rivière coule à peine  
Un peu plus lentement qu'avant  
Tous les bouleaux de la rivière Mingan  
Tous les bouleaux s'en rappellent.  
La Mariouche elle était belle  
Jack Monoloy était fringant

Jack, Jack, Jack, Jack  
Disaient les canards et les perdrix  
Et les sarcelles  
Monoloy disait le vent  
La Mariouche est pour un blanc

Jack Monoloy Dieu ait son âme  
En plein soleil dimanche matin  
En canot blanc du haut de la dam  
Il a sauté dans son destin  
Tous les bouleaux...  
Tous les bouleaux de la rivière Mingan  
Tous les bouleaux ont en mémoire  
Et leur écorce est toute noire  
Depuis que Monoloy a sacré le camp

Jack, Jack, Jack, Jack  
Disaient les canards et les perdrix  
Et les sarcelles  
Monoloy disait le vent  
La Mariouche est pour un blanc

La Mariouche est au village  
Jack Monoloy est sur l'fond d'eau  
À voir flotter sur les nuages  
Et les canots et les billots  
Tous les bouleaux de la rivière Mingan  
Tous les bouleaux s'en rappellent  
La Mariouche elle était belle  
Jack Monoloy était fringant

Jack, Jack, Jack, Jack  
Disaient les canards et les perdrix  
Et les sarcelles  
Monoloy disait le vent  
La Mariouche est pour un blanc

## Texte 6 : Un monde perdu

Ce qui a disparu, c'est cette civilisation plurielle, complexe, à beaucoup d'égards inventive et profonde, qui s'est développée sur tout le continent américain. S'il n'y avait eu la catastrophe de la conquête, les massacres, les expurgations, les viols physiques et moraux, en plusieurs endroits elle aurait développé des thèmes admirables dont bien sûr nous ne pouvons avoir aucune idée. Cependant, il serait nuisible de considérer que tout a été détruit, qu'il ne reste rien. Beaucoup des thèmes civilisationnels qui nous attirent aujourd'hui, tels que la mesure de l'environnement, le respect pour toutes les formes de la vie, la place des rêves et de l'intuition dans notre entendement, la notion de partage des richesses, la place du mythe dans notre imaginaire, la médecine par l'incantation ou par les plantes, trouvent leur confirmation dans l'ancienneté des cultures amérindiennes. Nous découvrons peu à peu à quel point nous leur en sommes redevables. [...] Les civilisations amérindiennes étaient en avance sur l'Europe de la Renaissance dans à peu près tous les domaines : culture hydraulique, sciences exactes, astronomie, médecine, zoologie, anatomie.

J.-M. G. Le Clézio, *Les Amérindiens et nous*, F. Armanet, 2008, Le Nouvel Observateur.